

Ecrivaines : leur premier roman...

Autor(en): **Mathys-Reymond, Ch.**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **70 (1982)**

Heft [11]

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Leur premi

Dans la nouve

Editions de l'Aire

la parole est don

talents. Christiane

en a rence

Pascale Kramer et



Photo Alexandre Genoud

« Les rues s'élargissaient dans cette nuit hésitante et, mal délimitées, elles semblaient perdre l'envie de jalonner des vies, des histoires, des rencontres ou les pas des couples... »

PASCALÉ KRAMER :

Variations sur une même scène

Ch. Mathys - Reymond : *Pascale Kramer, votre premier livre, Variations sur une même scène, paraît dans une nouvelle collection des Editions de l'Aire, « Le coup de dés ». Eh bien, coup de chapeau pour l'originalité du monde et de la phrase que vous créez ! Le lecteur est envoûté par une atmosphère dépaysante : à commencer une phrase, il est bien incapable d'en deviner la fin ! « Elle obéissait à son apparence qui semblait la vouloir distante par mépris, blafarde par tristesse, muette de ses secrets. » Certainement, votre livre est le fruit d'une pure construction imaginaire ?*

Pascale Kramer : Pas purement imaginaire, j'ai rencontré un homme qui se faisait entretenir et qui était séduisant, fascinant. Je l'ai trouvé plaisant à décrire.

Ch. Mathys-Reymond : *Si j'apprécie le caractère percutant de certaines de vos expressions, votre art de la formule, je perçois parfois dans votre style un certain hermétisme, un certain intellectualisme.*

Pascale Kramer : L'intellectualisme, s'il y en a un, est involontaire. Mais il y a une recherche d'être au plus près de certaines sensations qui me pousse à l'analyse ; c'est ma façon d'analyser qui peut donner cette impression. En fait, je ne renie pas complètement cet intellectualisme car j'ai fourni un gros effort d'observation. Mais je préfère me laisser séduire par les choses comme je les ressens. Si je reviens à mon style, ma phrase s'allonge, je cumule les adjectifs pour essayer de cerner un caractère. Mon écriture est spontanée — j'écris d'un jet — et pourtant paraît recherchée ! Mais je ne

me laisse pas pour autant aller à la facilité, aux jeux de mots. En fait, j'ai l'impression d'être limpide.

Ch. Mathys-Reymond : *Quant à votre personnage central, Jacques, il m'apparaît si fictif, si construit que je ne parviens pas à le sentir vivre... Il est préférable que son auteur en parle lui-même.*

Pascale Kramer : Mon personnage central, qui n'est pas fictif, dont j'ai dû avoir la sensation très nette pour pouvoir l'imaginer totalement, j'ai essayé de le montrer de l'extérieur, par ceux qui le connaissent. Pour un enfant, par exemple, il peut apparaître parfaitement ridicule. Moi, il me séduit, mais c'est subjectif ! J'aime ce personnage de chat, nonchalant, un peu veule. Il est accroché à sa paresse. On ne le voit pas se démener dans la vie. Et il est bourré d'idées, imaginaire !

Ch. Mathys-Reymond : *Il me semble qu'il y a dans votre livre comme un parti pris de dérision, une volonté de tourner en dérision toutes les « vertus » : qu'il s'agisse de la compassion, de l'assiduité (vous prenez l'exemple des fourmis), de la gentillesse etc. Est-ce que vous avez souffert de ce qu'on a appelé « la maladie des vertus ? »*

Pascale Kramer : Très jeune, j'étais enthousiaste, spontanée. Puis j'ai été influencée par mes fréquentations. De plus, j'ai horreur des gens qui se prennent au sérieux, qui dramatisent tout. C'est d'ailleurs un défaut plutôt féminin : entre femmes on a tendance à ne parler que de problèmes sérieux. Oui, j'adore ironiser, tourner en dérision, critiquer ; et surtout ne pas me prendre au sérieux.

Ch. Mathys-Reymond : *Féministe, j'ai été déçue que sous une plume si jeune — Pascale Kramer n'a que vingt ans ! — un des personnages féminins suive toujours le mythe de la dépendance : « ... parader à la suite d'un homme qu'elle aurait voulu sans failles et toujours en avant sur ses propres connaissances ». Ce mythe vous semble encore en vigueur ?*

Pascale Kramer : C'est mon attitude quand je suis amoureuse. J'aime les gens inaccessibles que je puisse idéaliser. Ils doivent être parfaits. Sentir les failles, c'est tellement désagréable !

Ch. Mathys-Reymond : *Les rues sont très présentes dans votre texte. Vous en décrivez admirablement les ombres et lumières, l'ambiance ; ça compte, pour vous, les rues ?*

Pascale Kramer : Je suis très citadine à l'heure où la ville est si décriée. J'aime les créations humaines, or dans les villes, on voit plein de choses et on est anonyme...

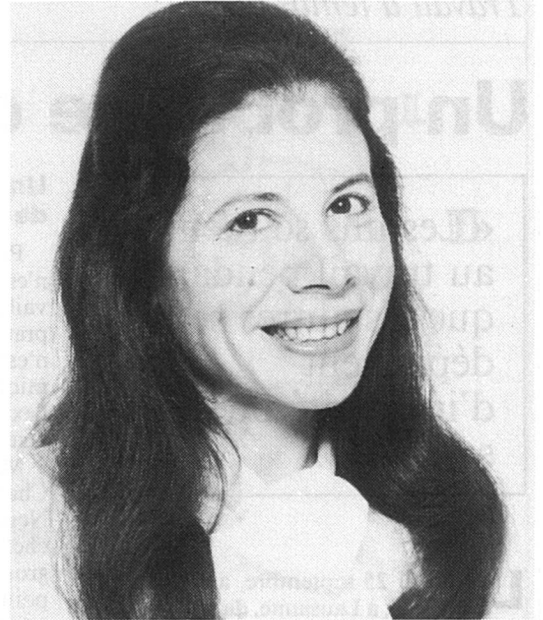
Ch. Mathys-Reymond : *Et, pour terminer, la question que je pose à toute prosa-trice à l'intention de nos lectrices féministes : comment vous situez-vous par rapport au féminisme ?*

Pascale Kramer : Je ne suis pas particulièrement féministe. Cela m'ennuie de suivre une conduite stricte. C'est trop bloqué ! Je préfère agir selon mon envie ; et je veux pouvoir m'emballer pour un macho sans remords féministes !

La grande vague féministe c'était hier. Aujourd'hui le féminisme est plus ou moins entré dans les mœurs. ●

ier roman...

elle collection des
e, «Coups de dés»,
née aux nouveaux
Mathys-Reymond
ontré deux,
t Monique Tornay.



« Dites-moi où, dans quel pays désolé, réchauffé, se font des retrouvailles avec qui, de son vivant, m'était perdu... »

MONIQUE TORNAY :

Le Livre d'heures

Christiane Mathys-Reymond : *Avec Le livre d'heures, édité aux Editions de l'Aire dans la nouvelle collection « Le coup de dés », vous écrivez le livre de la relation à votre père.*

D'emblée le lecteur est introduit dans un climat religieux : le langage est celui du culte et les chapitres portent les noms des différentes parties de l'Office divin. Pouvez-vous vous en expliquer ?

Monique Tornay : Ce n'est pas un livre religieux, c'est une forme qui s'est donnée ainsi sans que je le veuille parce que j'en étais imprégnée. Comme la dimension religieuse était la plus forte, la plus enveloppante, dans notre contexte familial, toute relation se donnait sous cette forme.

Christiane Mathys-Reymond : *La noblesse du verbe, une certaine solennité de votre langue frappent d'autant plus que la réalité évoquée est cruelle : la tyrannie d'un père. Avez-vous désiré, par la belle toile de votre style, épargner votre père ?*

Monique Tornay : Non, absolument pas. Vous parlez d'une réalité cruelle ; c'est un aspect très fort... mais ce n'est qu'un aspect du livre car cette tyrannie ne s'exerçait pas en dehors d'un bonheur très réel, très intense. Mon livre est fervent : aucun sentiment n'est privilégié au détriment d'un autre.

Christiane Mathys-Reymond : *Votre langage est celui du culte et pourtant combien vous vous étonnez de cette religion inhumaine où votre père vous contraint, éteint vos plus purs élans de joie simple. N'avez-vous pas envie de rejeter cette langue si chargée du souvenir des règles étouffantes ?*

Monique Tornay : Encore une fois, votre question démontre une certaine orientation de la lecture. Je n'ai pas envie de rejeter ce langage liturgique car, par cette liturgie, j'ai découvert toute la beauté du monde. Bien sûr, à l'âge adulte on peut trier... et garder les forces positives de l'héritage.

Christiane Mathys-Reymond : *Ces mots ont aussitôt retenu mon intérêt . « ... Tellement nous en apprend la mort de l'autre et si peu sa vie ». Que voulez-vous nous dire ?*

Monique Tornay : Ce n'est pas une affirmation générale que je fais. Du vivant de mon père, la communication, intense, était douloureuse, parfois impossible, souvent gênée. Elle ne pouvait pas se donner dans des formes extérieures normales. La mort, apaisant l'animosité, enlevant les obstacles, permet la communication. Ce livre, en l'un de ses sens les plus profonds, est le signe de la continuité intérieure de la relation à mon père.

Christiane Mathys-Reymond : *Pouvez-vous nous parler de la genèse de votre livre ?*

Monique Tornay : C'est un livre qui m'a fait signe. Un livre de retrouvailles... alors que je n'avais pourtant pas quitté mon père. Je n'ai rien inventé, ne me suis pas censurée : tout ce que je voulais, je l'ai écrit. Je n'avais pas le projet d'écrire et ne savais pas ce que j'allais écrire. C'est une intuition qui m'est arrivée par surprise... J'ai porté ce livre pendant plus de trois ans.

Christiane Mathys-Reymond : *Vous dites quelque part : « Vous êtes la torture et la*

tendresse ». Est-ce pour cela que votre livre brûle d'amour et de révolte ?

Monique Tornay : Dans notre culture occidentale, tout va par couples : beauté-laideur, bonté-méchanceté, etc. Nous expérimentons tous des sentiments et des situations sous des formes opposées. Mon père portait en lui de très grands contrastes. Par sa force et sa proximité, il avait la capacité de nous sécuriser... Mais aussi celle de détruire le bonheur. Cette dualité était expérimentée au jour le jour.

Christiane Mathys-Reymond : *Quelle conception de la femme votre éducation impliquait-elle ?*

Monique Tornay : La femme avait sa place dans un monde avant tout orienté par une optique chrétienne catholique qui était celle d'alors. Mon choix universitaire, c'était une exigence personnelle plus que féministe. A l'époque le terme même de féminisme, je n'en avais pas la disposition. Si j'avais cette exigence, c'est que je l'avais reçue de mon père sans doute, et indirectement, de cette personnalité qui n'était qu'aspiration, faille....

Christiane Mathys-Reymond : *J'aimerais pour conclure cet entretien, citer un passage où transparait l'aspect lumineux, plénitude de votre livre. A dessein, je coupe le début de la phrase : « ... (Elle) est si belle l'enfance, belle ma joie de repasser les larges rubans de pure soie rose et bleu pâle, les samedis et veilles de fêtes, pour nos tresses, pour la messe du lendemain où ils iraient, fleurs et papillons, jouer en boucles gonflantes, bulles de poésie dans mes jours d'enfant, de sœur aînée... »*

Ch. Mathys-Reymond